



Dossier

PAROLES d'INFIRMIER(ÈRE)S





Hôpital Delafontaine
2, rue du Dr Delafontaine - 93 200 Saint-Denis
Tél : 01 42 35 61 40

Hôpital Casanova
11, rue Danielle Casanova - 93 200 Saint-Denis
Tél : 01 42 35 61 40

-  ch-stdenis.fr
-  Centre Hospitalier de Saint-Denis
-  [hopitalsaintdenis](https://www.instagram.com/hopitalsaintdenis)
-  GHT Plaine de France
-  Centre Hospitalier de Saint-Denis
-  GHT Plaine de France



Centre Hospitalier de **Saint-Denis**



Centre Hospitalier de Gonesse
2, boulevard du 19 mars 1962 - 95 500 Gonesse
Tél : 01 34 53 21 21

-  hopital-de-gonesse.fr
-  Hôpital de Gonesse
-  [hopitalgonesse](https://www.instagram.com/hopitalgonesse)
-  GHT Plaine de France
-  Centre hospitalier de Gonesse
-  GHT Plaine de France



Centre Hospitalier de **Gonesse**

Édito

Madame, Monsieur,

Les établissements de santé, qu'ils soient publics ou privés, doivent faire face à une crise des vocations. Le phénomène est encore plus impactant pour les hôpitaux d'Ile-de-France s'agissant des personnels paramédicaux ou des sages-femmes. Ce sont pourtant des métiers passionnants : des professions à la fois très techniques et profondément humaines, un engagement qui donne du sens au quotidien. Redonner le goût du service public, l'envie de prendre soin de l'autre, la passion du travail en équipe est donc un enjeu majeur pour nos établissements.

Pour répondre au défi de l'attractivité, nous avons pris plusieurs initiatives. Nous proposons dans chaque hôpital des contrats d'allocation d'études notamment aux étudiants infirmiers de 2^{ème} et de 3^{ème} année et une stagiairisation pour les métiers en tension. Pour mieux faire connaître les services de soins aux étudiants, nous avons organisé cette année une journée porte ouverte à Saint-Denis et des tables rondes à l'IFSI de Gonesse. Vous retrouverez dans cette édition notre dossier intitulé « paroles d'infirmier(ère)s » : des témoignages de professionnels des deux hôpitaux qui s'expriment sur leur parcours et leur vision de leur métier. Nous avons déployé

une nouvelle solution de publication en ligne de nos offres d'emploi, des vidéos sont disponibles sur notre site et nos réseaux sociaux pour présenter les spécificités des métiers du soin selon les services et nous vous invitons à nous retrouver du 23 au 25 mai Porte de Versailles pour le salon Infirmier (hall 1, stand C14).

Dans les deux hôpitaux du groupement, la mise en œuvre du projet médical se poursuit avec par exemple la mise en service de la nouvelle salle de coronarographie à Gonesse et l'inauguration de l'extension de l'USLD à Saint-Denis. En parallèle, nous avons lancé les réflexions sur le nouveau projet médico-soignant partagé à travers un séminaire réunissant à l'initiative de la commission médicale de groupement, médecins, cadres et équipe de direction des deux établissements. Les 12 groupes de travail constitués à l'occasion de cette journée de rencontre et d'échange ont permis de faire émerger 45 projets s'appuyant sur les complémentarités entre les deux hôpitaux. Une fois finalisés, ils permettront d'améliorer l'offre de soins pour notre bassin de santé de 800 000 habitants à travers des filières de territoire.



Jean PINSON
Directeur du Centre Hospitalier de Saint-Denis
Directeur par intérim du Centre Hospitalier de Gonesse



Pascal BOLOT
Président de la CME de Saint-Denis



Rachid SEHOUANE
Président de la CME de Gonesse



Dominique SERET-BÉGUÉ
Présidente de la CMG du GHT Plaine de France



Yohann MOURIER
Directeur délégué du CH de Saint-Denis



Jérôme SONTAG
Directeur délégué du CH de Gonesse

Sommaire

- **04 | Zoom sur**
 - p04 Entretien avec Roland Amathieu
 - p05 Une chasse au trésor et un job dating
- **06 | Retour en images**
- **08 | Coup de projecteur** Moriane Moghaddam, étudiante sage-femme
- **09 | Grand angle :**
 - p10 Sandra Irasque, infirmière aux Urgences / Saint-Denis
 - p11 Delphine Varlet et Sandra Marques, infirmières en pédopsychiatrie / Gonesse
 - p12 Carmen Martinez et Judio Goolam, IBODE et IADE / Saint-Denis
 - p13 Begun Basoglu et Catarina Lopes Dos Santos, infirmières en Neurologie / Gonesse
 - p14 Oriana Attia, infirmière puéricultrice en néonatalogie / Saint-Denis
 - p15 Hassiba Bendjaballah, infirmière en Unité de soins longue durée / Gonesse
- **16 | Focus sur**
 - p16 Casanova : un appartement de simulation de vie quotidienne et une extension de l'Unité de soins longue durée
 - p17 Une nouvelle salle de cardiologie interventionnelle
- **18 | Une Plateforme pour fédérer tous les acteurs maladies rares situés au nord de Paris**
- **19 | Offres d'emploi**

ENSEMBLE

Publication interne du Groupement Hospitalier de Territoire Plaine de France :

Centre Hospitalier de Saint-Denis 2, rue du Dr Delafontaine 93 200 Saint-Denis / Centre Hospitalier de Gonesse 2, boulevard du 19 mars 1962 95 500 Gonesse

Directeur de la publication : Jean PINSON - Directeur de la rédaction : Romain ESKENAZI - Comité de rédaction : Myriam ZENINI et Romain ESKENAZI - Conception-réalisation :

Cynthia PETIT et Marc BOULENAZ - Photographies : Direction de la communication, Yann Mambert et Aïman SAAD - Impression : service interne de reprographie du GHT Plaine de France

Tirage : 2000 exemplaires - Dépôt légal : mai 2023. Les articles publiés dans le magazine ne peuvent être reproduits sans l'autorisation expresse de la rédaction.

Contact : romain.eskenazi@ghtpdf.fr

Entretien avec **Roland Amathieu**

Anesthésie-réanimation : un département unique avec des projets multiples



Depuis 2021, le Dr Roland Amathieu est le responsable du département d'anesthésie et de réanimation. Un regroupement qui a permis de mutualiser les compétences et de mettre en place des projets importants, notamment sur l'assistance circulatoire.

Vous êtes à la tête de l'unique département du centre hospitalier, regroupant l'anesthésie et la réanimation. Quelle est sa spécificité ?

« A mon arrivée, nous avons créé le département d'anesthésie et de réanimation afin de rapprocher structurellement les deux services : une grande partie des praticiens de réanimation étaient aussi en anesthésie, ça a facilité et fluidifié le fonctionnement des services. L'avantage est de mutualiser le personnel, les compétences, d'échanger et cela a permis la mise en place de nouveaux projets et d'augmenter l'attractivité pour les jeunes médecins. »

Quels sont précisément ces projets ?

« Le principal projet de notre département, c'est l'assistance circulatoire. A plusieurs niveaux : d'abord, il y a le prélèvement d'organes de type Maastricht III, qui permet de prélever (essentiellement le foie et les reins) après un arrêt des thérapeutiques chez des patients pour qui la guérison n'est plus envisageable et dont la poursuite de la réanimation serait déraisonnable. Nous sommes également en collaboration avec l'Unité mobile d'assistance circulatoire (UMAC) de la Pitié-Salpêtrière, pour la mise en place d'un projet d'assistance sur les chocs cardiogéniques sévères et

arrêts cardiaques réfractaires. Pour l'heure, seule l'UMAC peut fournir une assistance circulatoire à ces patients, mais leur délai pour venir jusqu'à Gonesse est long et il est souvent trop tard. Nous aimerions pouvoir procéder à l'assistance nous-mêmes, afin d'augmenter la survie chez ces patients. Nous travaillons également sur deux autres axes : un projet transversal de soins intensifs néphrologiques et de centre de dialyse destiné aux insuffisants rénaux chroniques. Enfin, nous souhaitons développer la médecine périopératoire, à savoir la prise en charge et la préparation des patients avant et après l'opération (nutrition, diminution des actes chirurgicaux etc.). Il a été démontré que cela améliorerait le pronostic des patients, la continuité des soins, tout en diminuant les temps de séjours et les complications postopératoires non chirurgicales. »

Vous êtes également maître de conférences à l'université Sorbonne Paris Nord. Quelle dimension cela donne au département ?

« Je suis maître de conférences à l'Université Sorbonne Paris Nord, où je coordonne les deux dernières années de médecine. Ce titre donne au département une dimension universitaire. Côté recherche, nous avons par exemple initié des travaux en participant, en anesthésie, à un Projet hospitalier de recherche clinique (PHRC), baptisé Delirless, en collaboration avec l'hôpital de Beaujon (AP-HP) et une vingtaine de centres. Objectif : évaluer l'intérêt de la mélatonine dans la survenue de délirium postopératoire chez le patient de plus de 75 ans opéré pour une fracture du membre inférieur (col du fémur). Deux autres PHRC sont en cours d'évaluation pour notre participation en réanimation. A terme, la publication de ces études augmentera la visibilité du Centre Hospitalier et du Groupement Hospitalier de Territoire. »



La simulation

En décembre, une simulation in situ en maternité a été organisée (photo ci-contre), avec des obstétriciens et des anesthésistes. La simulation en santé correspond à l'utilisation d'un matériel (un mannequin ou un simulateur) destiné à reproduire des situations ou des environnements. Une méthode pour laquelle le Dr Roland Amathieu ne cache pas son enthousiasme : « La simulation in situ filmée permet l'analyse des facteurs humains en santé, de comprendre, grâce à un débriefing, quels sont les problèmes de communication dans un collectif. Dans la vraie vie, il y a souvent des accidents, à cause d'une mauvaise communication qu'elle soit verbale ou non verbale. La simulation permet de trouver le rôle de chacun, et de se connaître soi-même en période de stress, j'aimerais en faire une en réanimation et au bloc opératoire, cette année. Nous sommes en cours de discussion au niveau du pôle pour créer une UF

de simulation à Gonesse. Un centre hospitalier qui organise des simulations, c'est maintenant indispensable et surtout attractif pour tout le personnel. »

Une chasse au trésor et un job dating pour attirer du personnel



C'est un enjeu primordial auquel doivent répondre les centres hospitaliers en proie à une véritable crise des vocations par suite des vagues successives de la Covid : comment recruter du personnel ? Au centre hospitalier de Saint-Denis, la commission attractivité s'est penchée sur la question en fin d'année 2022 et a décidé d'organiser son tout premier job dating, le lundi 27 mars. Afin de rendre cette initiative originale et attractive, une chasse au trésor a été organisée par la société SagaCity pour faire découvrir aux participants de manière ludique les différents services de l'hôpital. Étaient visés les étudiants en école de soins infirmiers, mais pas uniquement : les aides-soignants, les masseurs kinésithérapeutes, les manipulateurs radio, les techniciens de laboratoire, les assistantes sociales ou encore les sages-femmes (des métiers en tension) étaient également invités à se rendre à Saint-Denis ce jour-là.

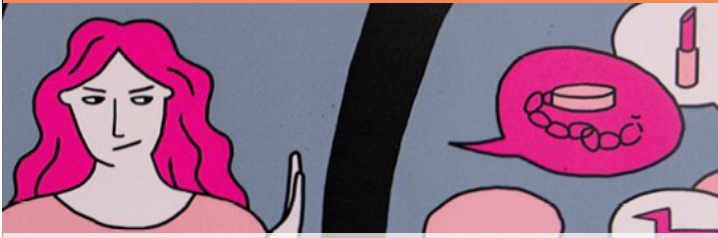


Pour cet événement, les services de soins ont été mobilisés : en tout, pas moins de 24 stands ont été installés, du Service des maladies infectieuses (SMIT) aux urgences pédiatriques en passant par la neurologie. Ils ont été tenus par du personnel médical et paramédical et bien souvent décorés par leurs soins, avec attention. Toute la journée, les étudiants en grande partie issus de l'Institut de formation en soins infirmiers (IFSI) de l'hôpital ont pu discuter avec des professionnels en poste, dans une ambiance sympathique et chaleureuse. La direction des ressources humaines et la direction des soins étaient également représentées, et ont pu faire connaître les différentes mesures d'attractivité mises en place par l'hôpital pour favoriser le recrutement, en particulier les contrats d'allocation d'études (CAE) ou encore les primes d'installation à l'embauche. Ce premier rendez-vous, couvert par la chaîne de radio Europe 1, a réuni plus de 200 participants et plus d'une centaine d'entre eux ont participé à la chasse au trésor. D'ores et déjà, l'hôpital se penche sur l'organisation du prochain rendez-vous, début 2024.



Gonesse

Journée mondiale des droits des femmes



Le 8 mars, le groupe de travail « violences faites aux femmes » a organisé une journée de sensibilisation : distribution du violentomètre permettant de mesurer le niveau de violence au sein du couple, stand de prévention avec l'association *Du côté des femmes* et exposition « Déconstruire les idées reçues sur les violences faites aux femmes ».

Journée mondiale de l'obésité



Mardi 21 mars, l'équipe du service bariatrique était présente dans le hall de l'hôpital pour une action de sensibilisation dans le cadre de la journée mondiale de l'obésité. Des informations nutritionnelles étaient proposées ainsi que la présentation de la prise en charge bariatrique à l'hôpital incluant suivi médical, paramédical, diététique, psychologique et chirurgical.

Hommage au Dr Didier Troisvallets



Vendredi 17 mars, le chef de service d'hôpital de jour de médecine est décédé. Médecin historique de l'hôpital, précurseur dans la prise en charge des patients VIH, le Dr Didier Troisvallets était respecté par ses pairs, apprécié par ses équipes et adoubé par ses patients. Profondément humain, investi dans la vie de l'établissement et dévoué à son travail, sa disparition a bouleversé les personnels qui étaient très nombreux lors de l'hommage qui lui a été rendu le 21 mars à l'hôpital.

Saint-Denis

Conférence Développement durable



Suite de la journée dédiée au climat proposée le 8 décembre par la commission développement durable de l'établissement (stands de sensibilisation, ateliers...), Marie KERNEC, consultante indépendante en santé durable (MK conseil) et membre du Shift Project, a animé une conférence à l'hôpital le 30 janvier intitulée « *décarboner la santé pour soigner durablement* ».

Exposition d'œuvres de patients

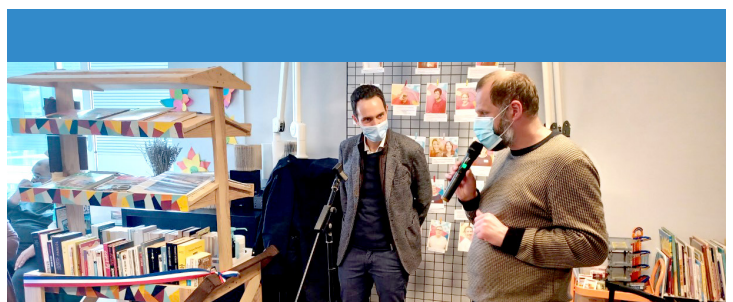


Les patients du CMP enfants/adolescents (CHSD) et du CMP/HDJ adultes d'Epinay-sur-Seine ainsi que les membres du groupe d'entraide mutuelle *Le Rebond* ont réalisé l'exposition « *Amour(s)... regards singuliers* » avec le soutien du Conseil local de santé mentale d'Epinay. Les œuvres exposées au Centre Culturel François Villon d'Enghien-les-Bains en mars ont été réalisées lors d'ateliers animés par Denis Cornuau, éducateur au CMP enfants/adolescents.

Mars bleu



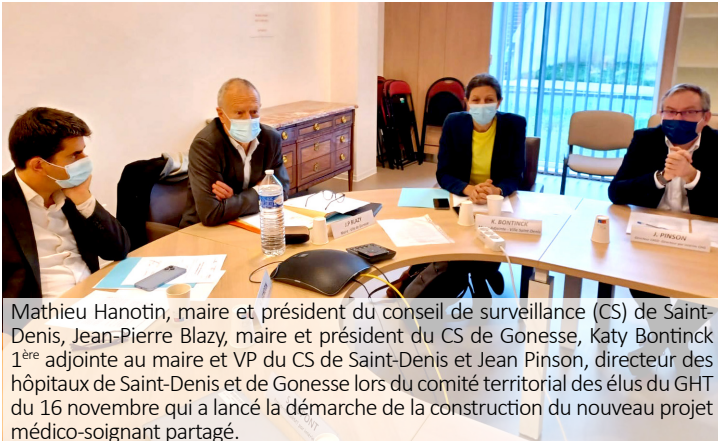
Dans le cadre du mois de lutte contre le cancer colorectal, les équipes du service Hépatogastroentérologie ont proposé une action de sensibilisation le 27 mars en partenariat avec la Ligue contre le cancer et le conseil départemental de Seine-Saint-Denis. Le cancer colorectal, appelé également cancer du côlon-rectum, touche chaque année plus de 43 000 personnes en France (23 000 hommes et 20 000 femmes).



Mercredi 19 avril a eu lieu l'inauguration du nouveau bibliobus en présence de Yann Mourier, directeur délégué de l'établissement. La structure en bois a été réalisée par les membres de l'association « *Vivre autrement* ». Une équipe de bénévoles de la Maison des Usagers fait circuler le bibliobus tous les après-midi pour distribuer livres et magazines issus de dons aux patients de l'hôpital.

Lancement des réflexions pour le nouveau projet médico-soignant partagé

Chacun des deux hôpitaux du groupement dispose de son propre projet médical et de soins mis en œuvre à travers un programme pluriannuel. Parallèlement, les travaux relatifs au nouveau projet médico-soignant partagé ont été lancés. L'objectif est de créer des filières de prise en charge territoriales s'appuyant sur les complémentarités entre les deux établissements et de mutualiser certains investissements. Le projet est piloté par la commission médicale de groupement qui a souhaité lancer une concertation des médecins et des cadres des deux centres hospitaliers à travers un séminaire médico-soignant.



Mathieu Hanotin, maire et président du conseil de surveillance (CS) de Saint-Denis, Jean-Pierre Blazy, maire et président du CS de Gonesse, Katy Bontinck 1^{ère} adjointe au maire et VP du CS de Saint-Denis et Jean Pinson, directeur des hôpitaux de Saint-Denis et de Gonesse lors du comité territorial des élus du GHT du 16 novembre qui a lancé la démarche de la construction du nouveau projet médico-soignant partagé.



Séminaire médico-soignant du 30 mars. 120 médecins, cadres et membres de l'équipe de direction des deux hôpitaux ont travaillé autour de réflexions thématiques. Cette journée de rencontre et d'échange a abouti à 45 projets de partenariat qui après finalisation intégreront le nouveau projet médico-soignant du GHT.

Merci pour vos dons !

Durant la période des fêtes, entreprises et associations ont été généreuses en dons en particulier au profit des enfants hospitalisés dans les deux hôpitaux du GHT Plaine de France.



Des agents de la police nationale (BRI, brigade équestre, unité motocycliste...), de la police municipale de Goussainville et des équipes de sapeurs-pompiers sont venus à l'hôpital avec chevaux et véhicules de services pour le plus grand plaisir des enfants et des personnels pour offrir des cadeaux aux enfants hospitalisés de l'hôpital de Gonesse. Merci à tous les fonctionnaires mobilisés !



L'entreprise VEEPEE a offert pas moins de 25 palettes de jouets neufs pour les enfants hospitalisés ou suivis à l'hôpital. Merci pour ce généreux don renouvelé chaque année !



L'association « Un sourire vaut de l'or » fondée par des étudiants de l'IFSI-IFAS de Gonesse a organisé une récolte de dons pour offrir des cadeaux aux enfants hospitalisés à l'hôpital de Gonesse en pédiatrie et pédopsychiatrie. Bravo pour leur mobilisation !



L'association « FemmeS de coeur » a offert 400 bonnets de chimio réalisés par les membres de l'association aux patientes atteintes de cancer du Centre hospitalier de Saint-Denis. Merci pour cet engagement !

Moriane Moghaddam, étudiante sage-femme : « Sage-femme est une profession très féministe »



Moriane Moghaddam, 24 ans, est élève à l'école de sages-femmes de l'hôpital Foch. En contrat d'allocation d'étude (CAE) avec Delafontaine, elle devrait commencer à travailler cet été au centre hospitalier de Saint-Denis, pour une durée de 18 mois.

Vous avez choisi de devenir sage-femme. Comment définissez-vous ce métier ?

« Être sage-femme, c'est détenir le savoir sur le corps de la femme, et pas seulement aider lors de l'accouchement comme beaucoup de gens l'imaginent. C'est un métier méconnu. C'est une profession très féministe. Mes cours ont porté sur les accouchements et la mécanique obstétricale, mais aussi sur les pathologies associées à la grossesse, la contraception, les interruptions de grossesse, le dépistage des cancers, la sexologie, etc. Cela englobe tout ce qui concerne la femme, et le couple, d'un point de vue physiologique. Nous nous occupons également des nouveau-nés, jusqu'à huit jours. Et puis il y a ce qui est invisible : comment s'établit le lien entre les parents et l'enfant, comment dépister les violences conjugales, etc. »

Qu'est-ce que vous aimez le plus dans la pratique de ce métier ?

« Parler avec des gens que je n'aurais jamais rencontrés autrement et me rendre compte que nous sommes tous différents. Nous avons tous nos limites : être sage-femme m'a fait travailler sur moi. Et puis j'aime le stress, l'adrénaline de la salle d'accouchement tout comme j'aime, en suites de couches, discuter pendant une heure d'allaitement avec la maman, ou encore contraception masculine avec certains conjoints. »

L'émergence du mouvement «Me too » a-t-il joué dans votre vision du métier ?

« Oui, notamment en ce qui concerne les violences obstétricales, parce que j'en ai vues en stage. Nous sommes une génération de sages-femmes revendicatrices et il y a des phrases, des comportements avec les patientes que nous ne souhaitons plus. Elles nous confient des choses, parfois atroces, sur leurs chemins de vie, que ce soit pour l'aide médicale à la procréation, l'avortement, les violences... et ça ne nous laisse pas indifférentes. J'aime beaucoup demander des conseils à des sages-femmes. L'une d'entre elles m'a dit un jour : considère toujours que la douleur, c'est une urgence. Ça m'a marquée car ça me paraissait évident, mais ce ne l'était pas. Accepter une part de douleur pour accoucher sans péridurale, d'accord, mais que la souffrance soit choisie ou pas, il nous faut trouver des solutions, accompagner, encourager ».

Le métier de sage-femme est aujourd'hui en tension, comment l'expliquer ?

« A cause d'un sentiment de mépris. Je ne suis même pas encore diplômée et j'ai déjà ce sentiment-là. Parce que personne ne sait ce qu'on fait vraiment, à part encourager les femmes quand elles accouchent, sans oublier le manque de temps et le salaire ; le libéral est de plus en plus attirant. D'autant plus que nos études vont passer de cinq à six ans et que nous serons docteurs en maïeutique à l'issue de celles-ci. A Saint-Denis, par exemple, nous sommes mieux payées. »

Est-ce l'une des raisons qui vous a donné envie de travailler ici ?

« J'en suis à mon quatrième ou cinquième stage, ici : j'ai découvert l'hôpital via la Maison des femmes, puis en salle de naissance et suites de couches, les urgences gynéco... je suis tombée amoureuse de la maternité et des sages-femmes. Il y a une excellente équipe. J'ai le droit à l'erreur, de dire que ça ne va pas, car nous sommes confrontées à la douleur et la mort, le droit d'avoir des défauts aussi. J'ai aussi envie d'accompagner les patients, malgré la précarité. Enfin, c'est une maternité où il y a des sages-femmes qui me ressemblent, il y a une vraie mixité : je ne me sens pas en danger, jugée, c'est bienveillant. J'ai même fini par déménager à Saint-Denis pour venir travailler ici ! »

GRAND ANGLE : PAROLES D'INFIRMIER(ÈRE)S

Ils sont sous les feux des projecteurs depuis la crise du Covid. Essentiels à l'un des piliers constitutifs de notre société, le soin, sept infirmières et un infirmier du Groupement hospitalier de territoire Plaine de France ont accepté de se raconter, de partager leur vision du métier et un peu de leur quotidien au centre hospitalier de Saint-Denis ou de Gonesse. Être infirmier, infirmière, pour eux, c'est être « empathique », « profondément humain », soucieux de prendre soin des autres, mais aussi avoir « de grosses responsabilités ». Un métier « stimulant », « cérébral » et axé sur le « relationnel avec les patients ». A l'origine de leur envie de faire cette profession, il y a souvent un proche, un parent, des grands-parents malades. Et puis une envie d'être utile, d'aider les autres. Sans se limiter : l'éventail de possibilités d'évolution est large et les passerelles nombreuses. Reste à cette profession très (trop ?) féminine à prendre sa juste place dans un monde qui change très vite, mais qui aura toujours besoin de professionnels du soin.

Sandra Irasque, infirmière aux Urgences à Delafontaine : « Ce métier nous fait grandir »



Après avoir été formée à l'Institut de formation en soins infirmiers (IFSI) de Compiègne, Sandra Irasque, 29 ans, est infirmière aux Urgences de l'hôpital Delafontaine depuis octobre 2021.

Infirmière, une vocation ?

« D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu faire ce métier », confie Sandra Irasque. « Pendant ma terminale, je travaillais en maison de retraite en plus, comme faisant fonction d'aide-soignante car je n'étais pas diplômée ». Après avoir débuté sa carrière dans une clinique privée dans l'Oise, c'est « un tournant » dans sa vie qui a décidé la jeune femme à changer de région et de travail. Postuler à Saint-Denis n'a pas été un choix par défaut : « Professionnellement parlant, cela pouvait m'apporter beaucoup. Ici, j'apprends plein de choses. Je ne connaissais pas la drépanocytose, je ne savais pas non plus ce qu'était le paludisme. Nous faisons aussi beaucoup de social, avec des SDF, des réfugiés, des sans-papiers etc. »

Même l'épidémie de Covid n'a pas altéré sa motivation. « Quand on fait ce métier, on s'attend à ce qu'il y ait une catastrophe, une pandémie, ce genre de choses », souligne Sandra Irasque, pour qui le manque d'informations et d'explications sur l'épidémie a été « le plus insupportable ».

Quelle vision du métier ?

Si Sandra Irasque a choisi ce service, c'est aussi grâce

à ses possibilités d'évolution, tant aux urgences qu'au SMUR. Dans sa tête, elle voit loin. D'ici une quinzaine d'années, elle se verrait bien passer un diplôme pour devenir Infirmière anesthésiste diplômée d'Etat (IADE), ou cadre de santé. En fin de carrière, c'est du côté d'un Institut de soins infirmiers (IFSI) qu'elle s' imagine, afin de transmettre ses acquis. « J'aime accroître mes connaissances, donner du sens à ce que je fais, savoir pourquoi je fais les choses, c'est très important pour moi. Dans mon équipe médicale, ils sont très pédagogues, on apprend beaucoup en termes de technicité. Combien de fois je me suis posée avec eux pour leur demander des explications que je n'avais pas bien comprises ! »

Même si ce n'est pas facile tous les jours, « j'adore mon boulot », s'enthousiasme Sandra Irasque. En grande partie grâce aux retours positifs des patients, de leurs familles aussi. « Les remerciements, c'est important. On fait ce métier pour voir de la gratitude dans les yeux des gens, en particulier quand nous sommes parvenus à soulager leurs douleurs. » En outre, « ça fait toujours plaisir de voir que certains évoluent, s'en sortent, notamment des Sans domicile fixes qui reviennent nous voir alors que leur situation évolue, et qu'ils vont mieux. »

Quel avenir pour le métier ?

Quand on lui demande si elle imagine à quoi pourrait ressembler une société où les métiers du soin n'auraient plus leur place, Sandra Irasque élude. « J'y réfléchis des fois, mais j'arrête vite, je préfère mettre des œillères. C'est comme pendant la Covid, on ne sait pas où on va, mais on y va quand même. C'est mon métier, je le fais, et on verra jusqu'où on est capables d'aller. » Cela étant, il existe une condition préalable à ses yeux pour les gens désireux de travailler dans le soin : aimer aider l'autre, être généreux, empathique. Garder dans un coin de sa tête que « demain, ça peut être nous ou l'un de nos proches qui seront accueillis à la place des patients ». Sans cela, la professionnelle « ne pense pas que l'on puisse s'épanouir dans ce métier, et cela se ressentira ». Avec l'expérience et le temps, en travaillant dans des services psychologiquement éprouvants, « notamment l'oncologie », Sandra Irasque se sent forte. « Il y a des situations qui nous touchent plus que d'autres. Mais tout ça nous fait relativiser. Ce métier nous fait grandir. »

Delphine Varlet et Sandra Marques, infirmières en pédopsychiatrie à Gonesse : « Nous avons le temps de prendre notre temps »



Delphine Varlet



Sandra Marques

Delphine Varlet, 37 ans, s'est formée à l'IFSI de Gonesse et Sandra Marques, 27 ans, à l'IFSI de Pontoise. Depuis cinq ans, la première travaille à l'Unité d'accompagnement parents-bébé (UAPB) et la seconde en tant que puéricultrice à la Plate-forme diagnostic autisme de proximité (PDAP).

Infirmières, une vocation ?

Pour Delphine Varlet, c'était une évidence. « *Ma mère est laborantine. J'avais très envie de travailler dans les hôpitaux, prendre soin des gens, je sentais que j'avais quelque chose à y faire.* » Attirée par le domaine de l'enfance, Delphine Varlet travaille douze ans en néonatalogie, à Gonesse, avant de participer à la création de l'Unité d'accompagnement parents-bébé, en 2018. Sandra Marques a elle aussi commencé à Gonesse, en poste à mi-temps au Centre d'action médico-sociale précoce (CAMSP) et à la Plateforme diagnostic autisme de proximité (PDAP). « *Je ne sais pas si j'avais la vocation d'infirmière, plutôt une envie d'accompagner des familles avec enfants. Ce que m'apporte le métier de puéricultrice était ce que je cherchais dans ma vie professionnelle.* »

Leurs deux unités ont été créées en même temps. Destinée aux petits de zéro à trois ans et à leurs parents, l'unité d'accompagnement parents-bébé permet de créer du lien. « *Les enfants peuvent avoir des troubles, des retards dans les étapes clefs du développement, mais il faut que les parents en soient conscients et demandent de l'aide pour mettre en place des soins et que cela évolue* », déroule Delphine Varlet. La PDAP, de son côté, effectue des diagnostics chez les patients de zéro à 18 ans. « *Notre mission est de répondre à la question : est-ce que les particularités de développement chez l'enfant et l'adolescent font partie du spectre de l'autisme ? Je me charge de la coordination du parcours des familles, nous sommes leur fil rouge* », explique Sandra Marques.

Quelle vision du métier ?

« *Le rôle des infirmières en pédopsychiatrie est assez récent, décrypte Sandra Marques. « Nous sommes là pour donner du sens aux prises en charge, pour créer la continuité : les familles nous appellent plus facilement », renchérit Delphine Varlet. Mais ce n'est pas tout : « Ici, je dois me souvenir que chaque personne est singulière. Je reprends goût à prendre soin, d'une autre façon, et ce, en dehors de tout protocole », ajoute Delphine Varlet. Surtout, les deux infirmières œuvrent dans une spécialité, la pédopsychiatrie, où « on nous laisse le temps de prendre le temps, la place pour bien faire notre travail ». Une vraie richesse. Si cet aspect était primordial pour Sandra Marques depuis le début, il est venu en chemin pour Delphine Varlet. « Les dernières années, en néonatalogie, nous faisons des retours à domicile pour des enfants que l'on soignait depuis des mois et ils revenaient une semaine après dans un autre service. Le lien mère enfant a commencé à me questionner. Ici, nous amenons les parents à réfléchir et les accompagnons vers ce qui pourrait faire évoluer l'enfant ; c'est un travail de longue haleine où on respecte le temps des familles. C'est un travail qui s'ancre, nous les aidons pour toute la vie, mais aussi pour les autres enfants, ceux qui viendront après. »*

Quel avenir ?

Si les deux infirmières comprennent parfaitement « *les professionnels qui partent* », aucune des deux n'a l'intention de quitter l'hôpital. Sandra Marques estime avoir encore beaucoup à apprendre à la PDAP, grâce au dynamisme des équipes : « *Il y a toujours de nouveaux projets, des choses à construire* ». Quant à Delphine Varlet, elle caresse un projet spécifique : « *Je voudrais monter un projet de balnéo-bébé, qu'ils puissent se détendre. Ils subissent beaucoup, notamment les dépressions et l'anxiété des mères en grande précarité ou migrantes. Ils sont plongés là-dedans, quotidiennement. Mais c'est ici que je veux le faire.* »



Carmen Martinez et Judio Goolam, IBODE et IADE à Delafontaine : « Les patients ont tous une histoire à raconter »



A l'origine, Carmen Martinez et Judio Goolam étaient IDE. Après avoir l'un comme l'autre repris leurs études, ils sont devenus respectivement Infirmière de bloc opératoire diplômée d'Etat (IBODE) et Infirmier anesthésiste diplômé d'Etat (IADE).

Infirmiers, une vocation ?

Elle fête cette année ses trente ans de carrière à l'hôpital Delafontaine. Carmen Martinez, après des études en soins infirmiers à Grenade, en Espagne, est arrivée en 1993 à Saint-Denis. « *Tout ce qui tournait autour de l'hôpital m'a toujours intéressée. Je suis très vite devenue infirmière faisant fonction d'IBODE, avant de repartir à l'école, en 1997, pour me former* ». Une IBODE, c'est quoi exactement ? « *Nous nous occupons de la sécurité du patient, de l'environnement, de la qualité des soins, de l'hygiène dans le bloc opératoire, jusqu'aux actes opératoires, pour aider le chirurgien. L'IBODE est instrumentiste et aide opératoire* ». Judio Goolam, de son côté, est infirmier diplômé depuis 2013. Arrivé l'année suivante à Delafontaine, par le biais de l'intérim, il a décidé de rester, d'abord en pneumologie infectieuse puis en réanimation. En 2020, il a repris des études afin de devenir IADE, à l'AP-HP. « *C'est un métier très spécifiquement axé sur l'anesthésie. Nous pouvons aussi pratiquer l'intubation. C'est un stage en bloc opératoire, lors de ma formation, qui m'a donné envie de faire ça : j'ai aimé le relationnel avec le patient, le niveau de connaissances que ça demande, la technicité etc.* » De là à parler de vocation, c'est un pas qu'il ne franchira pas. « *Ce mot est très lourd, je ne pense pas qu'on soit fait pour quelque chose... je voulais d'abord prendre soin de l'autre. J'ai fréquenté les hôpitaux quand mon père était malade. J'ai réellement apprécié l'humanité avec laquelle les soignants l'ont pris en charge.* »

Quelle vision du métier ?

La fierté qu'il éprouve à faire son métier réside dans sa capacité à « *s'adapter en toutes circonstances aux situations d'urgences, mais aussi par rapport à la pénibilité du travail, le manque de personnel. Ce qui nous donne envie de venir, c'est*

qu'on sait qu'on va aider quelqu'un : les gens qui viennent ici, ils n'ont pas choisi d'être malades et nous allons contribuer à leurs soins ». L'IADE, Franco-Malgache, apprécie de surcroît le côté très diversifié du métier, doté d'un relationnel « *très fort avec les patients qui nous apportent énormément. A Saint-Denis, il se dit que les gens sont difficiles ou violents, je ne suis pas du tout d'accord. Evidemment il y a des exceptions mais les personnes que l'on soigne, pour la plupart, nous apportent une vraie richesse. Ils ont toujours des histoires à raconter. Une collègue disait : quand on vient à Delafontaine, on a du mal à repartir. Cet hôpital a un charme, il est multiculturel.* »

Quel avenir pour le métier ?

Comme beaucoup d'infirmiers, Carmen Martinez et Judio Goolam ne minimisent pas les difficultés inhérentes à leur métier et ont conscience des raisons qui poussent les professionnels à s'en détourner. « *Ce n'est pas qu'une histoire de salaire, mais aussi de manque de personnel* », analyse Carmen Martinez.

Malgré tout, les opportunités offertes par le métier sont infinies. « *Les soins infirmiers c'est un monde en soi : tu peux travailler avec les enfants, les adultes, les personnes âgées, les écoles, les crèches, en mission n'importe où, travailler au bloc opératoire, en privé, en libéral, devenir directeur de crèche... C'est*

un éventail de possibilités » reprend Carmen Martinez. « *Pour une IBODE, les possibilités d'évolutions sont nombreuses : cadre de santé, infirmière hygiéniste ou en gestion des risques par exemple.* » Judio Goolam voit encore plus loin : « *Nous pouvons même faire l'école de médecine, pour évoluer. C'est stimulant.* »



Begun Basoglu et Catarina Lopes Dos Santos, infirmières en Neurologie à Gonesse : « Les infirmières prennent enfin leur place »



Begun Basoglu



Catarina Lopes Dos Santos

Elles ont respectivement 29 et 24 ans. Begun Basoglu et Catarina Lopes Dos Santos travaillent toutes les deux au sein de l'Unité de soins intensifs neuro-vasculaire (USINV). La première est infirmière depuis six ans et a été formée à l'Institut de soins infirmiers (IFSI) de Strasbourg. La deuxième travaille depuis trois ans, après avoir étudié à l'IFSI de Gonesse.

Infirmière, une vocation ?

Begun Basoglu et Catarina Lopes Dos Santos sont formelles. Pour elles, le métier d'infirmière est une vocation. « On connaît les conditions de travail, salariales avant de commencer. Moi, je sais que c'était fait pour moi », souligne Catarina Lopes. « Mon papa est tombé malade et j'ai découvert le métier d'infirmière comme ça. Je me suis tout de suite sentie très à l'aise », se souvient Begun Basoglu. En travaillant à l'unité de soins intensifs neuro-vasculaires, qu'elles ont choisi par amour « de l'adrénaline », les infirmières se partagent entre soins intensifs et neurologie. « Nous suivons le patient dans tout son parcours », précise Catarina Lopes. « C'est le deuxième service de l'hôpital où il y a le plus de décès, c'est psychologiquement très difficile : il y a beaucoup d'AVC, des maladies auto-immunes comme la sclérose en plaques, ou encore le syndrome de Guillain-Barré, sans oublier les tumeurs du cerveau, les glioblastomes », énumèrent-elles. Heureusement, elles travaillent dans « une super équipe. C'est vraiment un point clef : nous avons à peu près la même mentalité, nous nous parlons tout le temps », raconte Begun Basoglu.

Quelle vision du métier ?

Pour autant, elles savent pourquoi elles font ce métier « stimulant », un savant équilibre entre « le cérébral, le relationnel et le soin ». Begun Basoglu se sent « utile et satisfaite » après une journée passée à l'hôpital, car elle a « contribué à aider » un patient, une famille. « C'est un métier où l'on a besoin de reconnaissance. J'aime quand on me dit

merci et je l'assume. Que ce soit les patients, les collègues, la hiérarchie. Ça me donne de la motivation », poursuit la jeune femme. Plus tard, elles y ont déjà pensé : « Je voulais absolument entrer dans le public, car il y a plein de possibilité d'évolution de carrière et surtout d'accès aux formations. J'ai toujours prévu de devenir cadre de santé, malgré la difficulté, car nous sommes médiateurs entre la direction et les équipes », se souvient Begun Basoglu. Pour Catarina Lopes, « il y a des possibilités pour toutes les personnalités. On peut balayer plein d'univers. Dans quelques années, je me verrais complètement face à une classe, ça reste du relationnel. Ou alors cadre de santé. »

Quel avenir pour ce métier ?

Face à la crise des vocations, elles sont convaincues que « le métier d'infirmière sera toujours essentiel », notamment de par son caractère « fondamentalement humain », comme le formule Begun Basoglu. Et puis la crise de la Covid est passée par là, qui a permis une revalorisation salariale. Même si elles trouvent « choquant qu'il ait fallu ça pour que l'Etat se dise : les infirmières ont le droit d'être payées comme les autres. Nous avons des factures à payer, comme tout le monde. Et nous avons de grosses responsabilités. » Malgré tout, Begun Basoglu reste « confiante : s'il y a une baisse des vocations, c'est un passage qui ne va pas durer. Il y a une évolution : avant le métier d'infirmière était très sacrificiel et hiérarchisé, aujourd'hui, c'est moins le cas ». Catarina Lopes va plus loin, encore : « C'est un métier qui prend sa place, alors qu'il n'en avait jamais vraiment eu avant : on attendait de la dévotion de notre part. Les choses changent. »



Oriana Attia, infirmière puéricultrice en néonatalogie à Saint-Denis : « Nous aidons les parents à devenir parents »



Oriana Attia, 33 ans, a été formée à l'Institut de formation en soins infirmiers (IFSI) de Saint-Denis, avant d'être embauchée à Delafontaine en décembre 2011, en néonatalogie. Un service où elle est retournée après une reprise d'études pour être infirmière puéricultrice.

Infirmière, une vocation ?

Si Oriana Attia a passé pour l'heure l'essentiel de sa carrière avec des nouveau-nés, c'est en prenant soin de ses grands-parents, au crépuscule de leurs vies, qu'est née son envie de faire ce métier. « Ma tante était également infirmière à Delafontaine. La voir prendre soin de mon grand-père me fascinait, je voulais toujours l'aider », se souvient la professionnelle. Après un stage en néonatalogie en deuxième année à l'IFSI, elle trouve « son » service. « Je m'y suis sentie à l'aise, je peux être relativement stressée et très carrée dans mes soins. Pour moi, les règles sont les règles, c'est très important de les respecter. Ici, j'ai pu mettre tout ça en place ».

Oriana Attia cultive beaucoup l'aspect relationnel avec les parents, d'autant que dans son service les hospitalisations sont longues. « Quand on devient infirmière, c'est pour aider les gens. Ici, les naissances sont brutales, traumatisantes parfois pour les familles. Nous prenons soin des bébés alors que ça devrait être eux : tout notre travail est de leur redonner leur place, de les rapprocher tout en aidant leur enfant à survivre. Nous aidons les parents à devenir parents. Ça n'a pas de prix, de les voir repartir avec le sourire aux lèvres. »

Quelle vision du métier ?

« Notre métier est essentiel, c'est ce qui fait qu'on tient bon », estime Oriana Attia. Il n'en demeure pas moins que parfois, c'est difficile. En particulier quand les nouvelles ne sont pas bonnes, concernant « le devenir du bébé ». Dans ces moments-là, Oriana Attia se doit « d'être forte. C'est dur. Pour moi, tous les bébés sont précieux ».

Pour la soutenir, elle a son équipe, justement. « Le soutien, l'entraide des collègues est inestimable. C'est comme une

famille même si ce n'est pas facile tous les jours, surtout ces dernières années. Nous avons aussi plein de moments de joie et c'est ce qui me fait rester ici. Je ne sais pas si je retrouverai ça. C'est un service dur de par son rythme, mais les professionnels qui sont là ont la vocation, même si je n'aime pas trop ce mot. Les moments éprouvants ne se vivent jamais seules, même si on court partout, même en sou effectifs : si vous réclamez de l'aide, quelqu'un viendra toujours. En plus, la psychologue du service nous aide beaucoup dans les moments de deuil ou quand il y a des abandons, par exemple. »

Quel avenir pour le métier ?

Consciente de la crise des vocations, Oriana Attia regrette que son service « soit méconnu. Ça me paraît essentiel de découvrir ça en stage ». Le Covid, selon elle, en a incité plus d'un « à se redécouvrir. Moi-même, j'ai eu des doutes, récemment », reconnaît Oriana Attia. Et puis « c'est passé ». Quant à son avenir, Oriana Attia l'a déjà planifié en prenant le chemin de l'école de puériculture, grâce au système de promotion professionnelle⁽¹⁾ il y a peu. « Je me sentais limitée, je voulais acquérir plus de compétences ». Si elle quitte l'hôpital, ce sera pour travailler en crèche ou en Protection maternelle infantile (PMI). « L'école de puéricultrice m'a apporté une ouverture supplémentaire. On ne prend plus l'enfant en charge à l'instant T, mais en prenant en compte l'entourage : les parents, la fratrie, l'après-hospitalisation, le retour à domicile etc. J'ai plus de recul, de distance. Avant, je me précipitais pour faire les choses, aujourd'hui ma vision a changé. »

⁽¹⁾ Le centre hospitalier prend en charge la formation du personnel, sur dossier. En contrepartie, ceux qui ont été sélectionnés s'engagent à servir l'hôpital pour une durée égale au triple de leur formation, dans la limite de cinq ans.



Hassiba Bendjaballah, infirmière en USLD à Gonesse :

« *Travailler en gériatrie est très formateur* »



Hassiba Bendjaballah, 55 ans, s'est formée au métier d'infirmière entre Alger et Paris, à la Pitié-Salpêtrière. Elle travaille depuis un an et demi à l'Unité de soins longue durée (USLD) du centre hospitalier.

Infirmière, une vocation ?

Hassiba Bendjaballah est infirmière depuis 1997.

« Avant d'arriver en France, en 1993, j'avais étudié quatre ans en Algérie pour un diplôme d'auxiliaire médicale en anesthésie réanimation. J'ai ensuite fait ma formation à la Pitié-Salpêtrière, mais directement en troisième année, grâce à mon diplôme », se souvient la soignante de 55 ans. Son métier, elle a décidé de s'y consacrer dès son adolescence : « Le premier malade dont je me suis occupé, c'était mon grand-père, en Algérie, quand j'avais 13 ou 14 ans. C'est une vocation, une passion. Je voulais vraiment répondre aux besoins des patients, soulager leur douleur, me rendre utile ».



Une fois son diplôme en poche, elle est partie travailler à la Clinique du bois d'amour, à Drancy. Puis elle a emménagé dans le sud de la France, à Antibes, où elle a été embauchée dans une autre clinique avant de devenir infirmière libérale, dans le Var, pendant 16 ans : « C'était beaucoup de travail mais c'est très enrichissant sur le plan professionnel. » Pour des raisons de santé, elle a ensuite décidé de travailler, à partir de 2018, dans un centre hospitalier, déjà en USLD.

Une première expérience dans ce secteur. En 2020, elle revient en région parisienne, pour des raisons personnelles cette fois, et postule à l'hôpital de Gonesse.

Quelle vision du métier ?

Aujourd'hui, après toutes ces années, Hassiba Bendjaballah ne se voit pas faire autre chose, ni dans un autre hôpital. « J'ai rencontré de très gros problèmes, mais j'ai toujours cette joie à faire mon métier. Des fois il manque du personnel, ou du matériel, ou alors les messages passent mal, avec le patient, la famille, le personnel... nous avons à faire à l'humain. Moi, pour gérer le stress, je suis rigoureuse, je vais des choses les plus urgentes aux moins urgentes, j'arrive à prioriser, à prendre du recul. Ça s'apprend avec l'expérience. »

Travailler à l'USLD permet d'en apprendre beaucoup, professionnellement : « Souvent, on se dit : si je travaille en gériatrie, je vais perdre dans ma pratique ; c'est tout le contraire. Les patients ici ont des problèmes de santé multiples qui nous permettent d'avoir une vision globale de toutes les pathologies, c'est très formateur ». En outre, ce service « nous permet de planifier nos soins, de gérer dans le calme le déroulement de la journée, car nous voyons régulièrement nos patients. Ils sont de plus en plus âgés, avec beaucoup de troubles cognitifs ; la communication est différente, mais elle existe. Ce sont des patients qui ont besoin d'être rassurés, soignés, qui ont un vécu. »

Quel avenir pour ce métier ?

L'infirmière qui a déjà une longue carrière derrière elle, observe avec tristesse la crise des vocations. « C'est du gâchis, il y a un gros potentiel qu'on laisse partir. » Partagée entre deux cultures, (Hassiba Bendjaballah est de mère française et de père algérien) elle estime « que la France est devenue une société très procédurière, que cela peut paralyser. Si vous réagissez avec la peur, c'est très différent de quand vous travaillez avec un élan du cœur ». Ceci étant dit, elle reste positive : « Il faut apprendre à différencier ce qui nous a motivés à faire ce métier et les difficultés qu'on rencontre aujourd'hui pour pouvoir le faire. Mais ce qui vous anime, c'est cette foi, cette passion, ça ne peut pas partir comme ça. »

Casanova : un appartement de simulation de vie quotidienne et une extension de l'Unité de soins longue durée (USLD)

Ces deux innovations faisaient partie du projet médical 2020-2024. En novembre dernier, l'extension de l'Unité de soins longue durée (USLD) et un appartement de simulation de vie quotidienne ont été inaugurés à l'hôpital Casanova.



Inauguration de l'extension de l'USLD et de l'appartement de simulation de vie quotidienne à l'hôpital Casanova le 23 novembre 2022

Le 23 novembre, une double inauguration a eu lieu à l'hôpital Casanova. Une cinquantaine de personnes ont ainsi pu visiter l'extension de l'Unité de soins longue durée (USLD), ouverte depuis la deuxième quinzaine de septembre. Cette extension doit sa création à une demande formulée par l'association France Alzheimer il y a environ sept ans, comme en a témoigné le Dr Tawfik Boughalem, chef du pôle gériatrie. Leur souhait ? « *Qu'un certain nombre de chambres doubles soient transformées en chambres individuelles* », afin de garantir plus de confort pour les patients. En tout, vingt-quatre chambres simples ont donc été créées à partir de chambres doubles, afin de privilégier l'intimité et l'espace pour les patient(e)s qui le souhaitent.

Ces chambres ont été rénovées à l'issue d'une réflexion en équipe, et pensées « *pour le bien être des patients et des soignants* », souligne Amal Belhabib, cadre de santé longs séjours. La quasi-totalité des chambres ont été investies, à la suite de leur ouverture, par « *des patients satisfaits* », indique encore Amal Belhabib. Cette unité est composée de 100 lits, répartis sur deux étages, avec une durée moyenne de séjour relativement longue. Cet agrandissement n'aurait pu voir le jour sans le soutien de l'Agence régionale de santé (ARS) et le département de Seine-Saint-Denis. Plusieurs années de travaux ont été nécessaires pour réaliser cet aménagement.

L'appartement de simulation de vie quotidienne pour préparer le retour chez soi

Deuxième lieu à avoir été inauguré ce jour-là, l'appartement thérapeutique, ou plus exactement « *l'appartement de simulation de la vie quotidienne* », comme expliqué par le Dr Marc Sevène, chef du service de MPR (médecine physique et de réadaptation), a été imaginé il y a une vingtaine d'années. Cet espace neuf est un lieu de réadaptation et de conseils par la mise en situation d'activités de vie quotidienne et permet aux patients de préparer leur retour à domicile. « *C'est un appartement le plus proche possible des conditions de la vie quotidienne, avec une chambre, une cuisine et des toilettes. Il est aux normes PMR* », précise Karelle Fumaz, cadre de rééducation.

Au cours de cette mise en situation d'autonomie, qui peut durer plusieurs semaines, le patient va ainsi faire ses courses, avec un budget donné, préparer ses repas du midi, s'occuper de son linge, gérer sa prise de médicaments etc. Il bénéficie du suivi thérapeutique d'un ergothérapeute. « *A partir de cela, nous allons déterminer les besoins du patient, inhérent à son retour à son domicile. Le retour chez soi est source de crainte pour les patients, cette mise en situation permet ainsi de les rassurer* », pointe encore Karelle Fumaz. La durée du séjour dépend d'objectifs définis au préalable avec le patient et est réévaluable. L'accueil des aidants est également possible, une partie ou tout au long du séjour. Après un test effectué cet été avec un premier patient, il est destiné essentiellement aux patients en MPR et en neurologie et pourrait être prochainement ouvert au pôle de gériatrie.



Une nouvelle **salle de cardiologie** interventionnelle



Dr Pierre Aubry

Depuis décembre 2022, l'Unité de Cardiologie Interventionnelle comprend une toute nouvelle salle, dernière génération de la marque Siemens. Une avancée dans le traitement des patients.

Vendredi 27 janvier, dans la toute nouvelle salle de cardiologie interventionnelle du centre hospitalier, un des médecins du service

s'affaire autour d'une patiente. L'examen en cours est une coronarographie, un bilan radiologique des artères coronaires, afin d'expliquer certaines pathologies, de type angine de poitrine ou insuffisance cardiaque. A ses côtés, une infirmière donne le matériel au médecin et administre les traitements. Dans une pièce attenante, une autre infirmière surveille l'électrocardiogramme et les constantes hémodynamiques.

Dans cette salle, trois types d'interventions sont régulièrement programmées : des coronarographies, des angioplasties coronaires et des fermetures de Foramen ovale perméable (FOP). Ces dernières permettent d'éviter un risque d'accident vasculaire cérébral (AVC). En moyenne, six procédures y sont effectuées quotidiennement. Cet investissement, inscrit dans le projet médical du centre hospitalier pour la période 2021-2025 a été choisi par les médecins et la direction, pour une somme finale s'élevant à 1 million d'euros. « L'ancien équipement datait de 2007, quinze ans c'est suffisamment

long pour une salle de ce type », relève le Dr Pierre Aubry, cardiologue. Afin de procéder au renouvellement, le lieu a été fermé en novembre 2022 et les interventions programmées dans d'autres centres.

Collaboration des services

Dans cette optique, il a fallu établir « un cahier des charges précis », avec un point essentiel : la radioprotection des patients et des travailleurs. De la chaîne d'imagerie aux fonctionnalités, le matériel a été pensé pour « mieux voir, en irradiant moins », souligne le Dr Pierre Aubry. « Une avancée, aussi bien pour les patients que pour le personnel médical et paramédical ». La cellule de radioprotection s'est associée au projet, tout comme les services techniques et la Direction des systèmes d'information (DSI) pour la mise en place des connexions, des serveurs et des sites d'hébergement des données. Sophie Garde Lebreton, ingénieure biomédicale chargée de mener à bien cette acquisition en collaboration étroite avec le service de coronarographie, a notamment procédé à une comparaison entre les différents constructeurs, afin de trouver le matériel le plus adéquat, incluant les options demandées par les utilisateurs. A noter que le projet médical comportait également une option radiologique permettant des interventions thérapeutiques cérébrales, de type thrombectomie mécanique (ablation du caillot logé dans une artère cérébrale), de même que d'autres options qui n'existaient pas « telle que la coregistration, associant l'imagerie à des outils endocoronaires qui permettent de recueillir des données à l'intérieur des artères. Les prises de décisions thérapeutiques sont plus rapides et plus précises pour les patients ». Cette salle de dernière génération va servir de vitrine pour des futurs acheteurs.

Une Plateforme pour fédérer tous les acteurs maladies rares situés au nord de Paris

Afin de diminuer l'errance médicale et la prise en charge des patients atteints de maladies rares, l'AP- HP a mis en place une plateforme d'expertise maladies rares située à l'hôpital Robert-Debré, accessible aux praticiens hospitaliers et professionnels de santé au nord de Paris.

Qu'est-ce qu'une maladie rare ? Selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), une maladie est dite « rare » lorsqu'elle touche moins d'une personne sur 2000. Plus de 7 000 maladies rares sont recensées dans le monde ; 80 % de ces maladies sont d'origine génétique, 65 % sont graves et invalidantes. Elles toucheraient environ 3 millions de personnes en France. Dans la longue liste des maladies déclarées rares, la drépanocytose (pour laquelle le centre hospitalier de Saint-Denis est centre de compétences) est l'une des plus fréquentes. En outre, la grande majorité d'entre elles sont également dites « orphelines » c'est-à-dire qu'elles n'ont pas de traitement curatif. Au vu de ce contexte, les maladies rares constituent un enjeu de santé publique pour la Direction générale de l'offre de soins (DGOS).

Grâce aux trois plans nationaux mis en œuvre en France depuis 2004 pour les maladies rares (MR), la France bénéficie d'une organisation performante pour le diagnostic, la prise en charge et la recherche pour ces affections : centres de référence/compétences MR, filières de santé (23 filières qui mettent en réseau les centres d'expertise au sein d'une spécialité médicale) et plateformes d'expertise en lien avec les universités.

La Plateforme d'expertise maladies rares (PEMR) Paris Nord est l'une des 19 Plateformes labellisées de France métropolitaine (cinq d'Ile-de-France). Chaque plateforme a pour missions de fédérer les acteurs maladies rares locaux et d'améliorer le parcours de soins des patients. Elles ont été labellisées par la DGOS dans le cadre du 3^{ème} plan national maladies rares (2018-2023). Ainsi, la PEMR Paris Nord regroupe l'ensemble des acteurs locaux maladies rares, situés au nord de Paris : personnels hospitaliers des centres experts maladies rares, de la ville, chercheurs, associations de patients, professionnels du médico-social, partenaires du lien ville/hôpital. Plus 40 000 patients atteints de maladies rares sont pris en charge sur ce secteur géographique (voir carte).

La PEMR Paris Nord, dont les locaux sont situés à l'hôpital Robert-Debré, regroupe au total 100 centres experts maladies rares répartis entre deux groupes hospitaliers universitaires de l'AP-HP : Groupe hospitalier Nord et hôpitaux universitaires Paris Seine-Saint-Denis. Elle s'appuie sur l'expertise de deux universités de référence liées aux GHU constitutifs : Université Paris Cité et Université Sorbonne Paris Nord.

« Notre objectif est de réduire l'errance diagnostique, de favoriser le réseau de soins ville-hôpital, et d'améliorer la visibilité de nos centres de référence/compétences qui permettent l'amélioration de la prise en charge grâce à des avancées significatives sur le plan de la recherche et de l'instauration de nouveaux traitements. La plateforme s'adresse aux professionnels, mais aussi aux associations et aux patients. Que les médecins sachent qu'ils peuvent nous contacter pour un besoin d'orientation d'un patient en situation complexe via notre site internet où figure une adresse

générique. Nous avons également mis à disposition une liste de ressources utiles à destination des patients et des aidants », explique Marine Eskenazi, cheffe de projet de la Plateforme d'expertise maladies rares Paris Nord. Cette Plateforme permet, entre autres,

de faire le lien avec la plateforme de séquençage génomique séqOIA, afin d'établir un diagnostic moléculaire pour les patients pour lesquels l'origine de la MR est génétique.

Forte de ces avancées, l'AP – HP souhaite aujourd'hui « se faire connaître des médecins de ville et des professionnels des groupements hospitaliers situés sur ces territoires ». A noter que la Plateforme diffuse régulièrement des communications dédiées tant aux professionnels qu'aux associations de patients.

Contact : maladiesrares.parisnord@aphp.fr

<https://robertdebre.aphp.fr/plateforme-dexpertise-maladies-rares-paris-nord/>



Centre Hospitalier de Saint-Denis

Postes médicaux

- Anesthésie
- Gynécologie-Obstétrique
- Hépato-gastroentérologie
- Maison des femmes
- Néonatalogie
- Pharmacie
- Pneumologie
- Ophtalmologie
- Urgences adultes
- SMUR
- Soins de suite polyvalents
- Service de santé au travail (médecin du travail)

Statuts recherchés : Praticien hospitalier, praticien contractuel ou assistant spécialiste

CV et lettre de motivation à adresser à :
anne.boulogne@ch-stdenis.fr

Postes paramédicaux

- Aides-soignants
- Auxiliaires de puériculture
- Infirmiers(jour/nuit)
- Infirmiers de bloc opératoire (IBODE)
- Infirmiers anesthésistes (IADE)
- Cadres de santé

CV et lettre de motivation à adresser au secrétariat de la direction des soins : hsd-ds@ch-stdenis.fr

Autres postes

- Psychologue en neurologie - CV et lettre de motivation à adresser à : hsd-neuro@ch-stdenis.fr

Postes administratifs et techniques :

- Gestionnaire RH (laury.hebreu@ch-stdenis.fr)
- Référent du temps de travail RH - CV et lettre de motivation à adresser à : cherifa.gholam@ch-stdenis.fr
- Contrôleur de Gestion - CV et lettre de motivation à adresser à : cherifa.gholam@ch-stdenis.fr
- Adjoint administratifs (urgences adultes, urgences maternité, facturation externe) - CV et lettre de motivation à adresser à : patricia.lecourt@ch-stdenis.fr
- Électricien
- Psychologue du travail - CV et lettre de motivation à adresser à : cherifa.gholam@ch-stdenis.fr
- Chargé des relations sociales - CV et lettre de motivation à adresser à : cherifa.gholam@ch-stdenis.fr
- Ingénieur en bâtiment - CV et lettre de motivation à adresser à : emmanuel.duchamp@ch-stdenis.fr
- Assistants sociaux (4 postes - Secteurs : gériatrie, rééducation, maternité) - CV et lettre de motivation à adresser à : caroline.barbereau@ghtpdf.fr

Centre Hospitalier de Gonesse

Postes médicaux

- Médecine intensive - Réanimation
 - Médecine interne et maladies infectieuses
 - Médecin du travail (candidature à adresser à raphael.ayinaakilotan@ch-gonesse.fr ou à celine.page@ch-gonesse.fr)
 - Médecine d'urgence - SMUR
 - Urologie
 - Soins palliatifs
 - Pédopsychiatrie
 - Psychiatrie adulte
- Statuts recherchés :** Praticien hospitalier titulaire ou contractuel, Assistant spécialiste.

CV et lettre de motivation à adresser à :
souleymane.diawara@ch-gonesse.fr

- Sages-femmes
- CV et lettre de motivation à adresser à :**
helene.pavaux@ch-gonesse.fr

Postes paramédicaux

- Aides-soignants (jour/nuit)
 - Cadres de santé
 - 1 poste de psychologue du travail (candidature à adresser à raphael.ayinaakilotan@ch-gonesse.fr ou à celine.page@ch-gonesse.fr)
 - Infirmiers (jour/nuit) en soins généraux et spécialisés
 - Assistantes sociales :
- 2 postes secteurs psychiatrie adulte (candidatures à adresser à christiane.chevrotee@ch-gonesse.fr)
- 2 postes secteur psychiatrie infanto-juvénile (candidatures à adresser à isabelle.guillaume@ch-gonesse.fr)

CV et lettre de motivation à adresser à la direction des soins : direction.soins@ch-gonesse.fr

Autres postes

- Gestionnaire RH médicale - CV et lettre de motivation à adresser à : jerome.sontag@ch-gonesse.fr
- Adjointe à la crèche - CV et lettre de motivation à adresser à : martine.bayon@ch-gonesse.fr
- Manipulateur en radiologie - CV et lettre de motivation à adresser à : sandrine.drean@ch-gonesse.fr
- Assistants sociaux (4 postes - Secteurs : médecine, gériatrie, réadaptation polyvalente, gastro rhumato et diabétologie et Pass) - CV et lettre de motivation à adresser à : caroline.barbereau@ghtpdf.fr

LE GHT PLAINE DE FRANCE
VOUS DONNE
RENDEZ-VOUS AU

SALON INFIRMIER

23.25 mai 2023

Paris • Porte de Versailles - Hall 1 - Stand C14

DONNEZ DU SENS À VOTRE MÉTIER, REJOIGNEZ-NOUS !

